



en langue française

Mois de 2 Francs : 10 FF - 024 - 02 - Canada 3.50 \$ - Suisse 1.50 FF - Belgique 100 FB - Luxembourg 100 FL

ICI NEW YORK



ICI NEW YORK

LE JOURNAL POUR OUVRIRE LES PORTES DE LA VILLE

« Discover the Big City »

3

JUIN 1984

LES FESTIVALS DE L'ETE

ENTRETIEN AVEC ELIE WIESEL

NUITS BLANCHES A NEW YORK

BUSINESS: LES FEMMES SE DECHAINENT

C'est l'été. Les musiciens sont partout. Celui-ci a été photographié au coin de la 182 Rue et de la 34 Avenue.



avec Donald O'Connor et tous les films de Baby Berkeley. Nous regardions une Amérique que nous prenions à la lettre.

On croyait que l'Amérique était comme cela un endroit où tout était bien, où tout avait une fin heureuse. Tout était en technicolor. Tout le monde avait sa voiture. Tout le monde avait une grande maison. On grandissait en volant devenir Américain, Nord-Américain. Ce qui est triste c'est que à cause d'une politique étrangère désastreuse, les U.S.A. ont perdu tout ce que pendant des années, Hollywood avait construit. L'Amérique du Sud ne déteste pas le peuple américain. Elle déteste seulement ce que la politique étrangère fait à l'Amérique du Sud. J'ai été élevé pensant que les U.S.A. étaient le pays de la liberté, de la justice et du droit.

Cette image idyllique se fracture en 1964 quand 21 étudiants sont tués et 500 autres blessés par des Marines basés dans la zone du canal. «On est tombé de haut», explique Blades.

«Mais quand il y a eu ces morts, j'ai commencé à me poser des questions. Et j'ai commencé à voir beaucoup de choses. Cette époque coïncidait avec la lutte pour les droits civiques aux Etats-Unis et je voyais des photos de chiens qui attaquaient des Noirs parce qu'ils manifestaient. Ensuite j'ai découvert que dans certains coins ils ne pouvaient pas entrer dans un restaurant et commander à déjeuner, qu'ils ne pouvaient pas s'inscrire à l'université. Tout cela on ne le voyait pas au cinéma. Et on n'en parlait jamais dans les magazines. Après 1964, quand on a pris cette gifle magistrale, on a commencé vraiment à être informé.»

Blades, à cette époque cesse de chanter les chansons américaines qu'il aime. «J'aime beaucoup Frank Sinatra», avoue-t-il, «je l'aime toujours et je connais ses classiques. Je parle anglais en ce moment et ce serait stupide de me couper complètement de cette culture. Mais à cette époque, 1964, quand tous ces événements sont arrivés il aurait été indécent pour moi de chanter en anglais. Cela aurait été un peu comme une trahison. Il était impensable que je chante en américain, en feignant d'ignorer ce qui se passait.»

Ruben Blades ne va pas mettre de côté la partie créatrice de sa vie et sa carrière, pendant son séjour à Harvard. Il prépare un album à partir de huit nouvelles de Gabriel Garcia Marquez. En préparation, également, un film, intitulé «Crossover Dreams» sur l'ascension et la chute d'une star de la salsa, qui attend un financement.

«Je retournerai à Panama», explique-t-il en parcourant les catalogues et les demandes d'admission à Harvard. «Il le faut. Je ne quitterais jamais New York complètement parce que New York c'est ma maîtresse et qu'en fin de compte cette ville m'a déjà à devenir un homme. Ce qui me fait rentrer à Panama, c'est que 20 pour cent de la population a moins de 21 ans. Les gens qui voteront dans 10 ans ont besoin d'un leadership avec lequel ils peuvent s'identifier. Dans dix ans j'aurais 45 ans. Je crois que je serais prêt à remplir des fonctions politiques. Ce qu'il faut que je fasse, je suis en train de le faire: créer ma musique et en même temps me constituer une base politique. Il faut aussi que je renforce ma formation et mon expérience. Quand je vais me présenter aux élections, je ne veux pas que quelqu'un dise: «c'est seulement un musicien. Voulez-vous qu'il fasse disparaître l'inflation et les autres problèmes avec une chanson?»

David Hershkovits écrit sur la musique dans plusieurs journaux américains. Son dernier reportage a été publié dans «Vanity Fair».

LES DISQUES DE RUBEN BLADES:
1977: Matiendo mano
1979: Siembra
1981: Maestra Vida I et II
1982: Canciones del Solar del los Aburridos
1983: Buscando America

OÙ ÉCOUTER DE LA SALSA:

Corso: 205 East 86th St. 534-4964
Casablanca: 1674 Broadway, 388-2166
Ochentas: 2540 Broadway, (angle 96e Rue) 866-8020
Village Gate (le lundi soir): Bleecker et Thompson St. 475-5120

PANAMA ROCK

Il a vendu des millions de disques et rêve de se présenter à la présidence de Panama. Ruben Blades, musicien, avocat et poète est un personnage hors du commun.

DAVID HERSHKOVITS

Ruben Blades est en retard quand il arrive au Corso. Il s'arrête à quelques tables pour serrer des mains avant d'aller dans sa loge. Dans ce club de New York, ses compatriotes panaméens se mêlent aux hommes et aux femmes de Porto Rico, d'Amérique Centrale et du Sud, tous devenus New-Yorkais et tous venus au Corso pour danser et voir l'un de leurs héros.

Depuis qu'il s'est installé dans la capitale mondiale de la salsa, il y a dix ans, Blades est devenu l'un des chanteurs-compositeurs les plus intelligents de la pop music. Et l'un des plus populaires aussi. Souvent appelé le «Bob Dylan de l'Amérique Latine», Blades a produit depuis 1977 succès sur succès: chacun de ses albums est disque d'or ou de platine (500 000 ou 1 000 000 d'exemplaires). Compositeur prolifique au talent très poétique, Blades a élargi les frontières de la salsa. Il utilise cette musique qui n'est au départ rien d'autre qu'un rythme pour danser toute la nuit, et en fait le véhicule de ses messages poétiques ou politiques. A trente-six ans Blades continue de progresser et ses tiroirs débordent de projets pour le moins originaux.

Il part cet été en tournée en Europe avec en particulier un arrêt au prestigieux festival de Montreux en Suisse. A son retour aux Etats-Unis Blades quittera New York pour s'installer à Boston. La raison de son déménagement est inhabituelle pour un musicien: il va en effet entrer à la prestigieuse Harvard Law School.

Déjà muni de diplômes lui permettant d'exercer le droit à New York et à Panama, Blades—qui décidément ne manque pas d'originalité—a en tête une autre carrière pour ses «vieux jours»: dans dix ans, le meilleur moment selon lui, il se présentera à la présidence de la République panaméenne où il est déjà un héros national.

Pour les deux millions d'Hispaniques qui vivent à New York, surtout pour ceux qui ont plus de vingt ans, la musique qui les fait vibrer c'est la salsa. Les plus jeunes préfèrent parfois le rock 'n' roll ou le hip hop mais les plus âgés restent fidèles aux rythmes afro-cubains.

Parce que cette musique a besoin d'être jouée sur scène pour prendre toute son ampleur, et ne peut pas, à la différence du rock ou du disco, être enregistrée, les clubs de salsa ont en général deux ou trois orchestres d'au moins dix musiciens chaque soir. Les cachets ne sont pas énormes mais le travail, lui, est abondant et fait vivre bon nombre de musiciens qui mélangent les harmonies et les improvisations du jazz avec les rythmes de la mu-

sique latino-américaine. Ce mélange de deux cultures musicales a eu une influence considérable sur des musiciens assez prestigieux que Charlie Parker et Dizzy Gillespie.

Dans «Buscando America» (A la recherche de l'Amérique), le premier disque que Blades a enregistré pour une grande compagnie de disques (Elektra Records), il s'affranchit des conventions de la salsa pour raconter la vie quotidienne des latinos dans les villes: du South Bronx à la Terre de Feu. Ses morceaux sur les «Desapariciones» (disparus) emportés par les dictatures latino-américaines, sur les jeunes filles obligées d'avorter, sur un prêtre abattu par des tueurs masqués, provoquent des émotions qui, pour un moment au moins, mettent la politique au second plan et nous font toucher du doigt la réalité quotidienne de la tragédie humaine.

Le Corso a un air d'opulence, avec ses velours et ses rouges capiteux, ses dorures et ses boissons chères; avec ses couples venus pour avoir du bon temps, et les «singles» (les célibataires) habillés pour faire un malheur. Le Corso est l'un des clubs de salsa les plus connus (Avec le Club 96, Ochentas, Casablanca et le Village Gate, le lundi soir). Il attire surtout une foule modeste mais habillée avec une extrême recherche. Ce sont des gens calmes et bien élevés qui aiment sortir et se «défoncer» aux rythmes de la salsa.

Beaucoup connaissent par coeur les morceaux et chantent avec les musiciens en dansant, tandis que d'autres écoutent religieusement leur chanteur-philosophe. A la différence du monde hermétiquement clos de la rock music, le musicien de salsa entretient une relation très personnelle avec ses admirateurs qui viennent bavarder avec lui, lui serrer la main ou demander un autographe qu'il signe bien volontiers.

Ruben Blades est tout à fait prêt pour le rôle politique qu'il souhaite jouer, ne serait-ce qu'à cause de l'affection véritable qu'il porte à ses compatriotes dont beaucoup l'admirent, et qui se tournent vers lui un peu comme un guide moral en même temps qu'ils répandent ses chansons à travers toute l'Amérique du Sud.

Adolescent à Panama, comme beaucoup d'autres teenagers dans le milieu des années 60, Blades apprenait par coeur les tubes des Beatles et de Buddy Holly. Pour lui, les Etats-Unis, c'était tout. «Je n'étais pas élevée avec la télévision», raconte-t-il. «A cette époque tout ce que nous avions c'était la radio ou le cinéma. Alors on chantait. J'ai vu toutes les comédies musicales avec Jane Powell,

Voici la liste des meilleures ventes à Tower Records, le plus grand magasin de disques au monde.

- 1 Thompson Twins
Into the Gap
 - 2 Joe Jackson
Body and Soul
 - 3 Eurythmics
Touch
 - 4 The Pretenders
Learning to Crawl
 - 5 Daryl Hall/John Oates
Rock 'n' Roll Part I
 - 6 The Cars
Heartbreak City
 - 7 Cyndi Lauper
She's so unusual
 - 8 Lionel Richie
Can't Cool Down
 - 9 UB 40
Labour of Love
 - 10 Dire Straits
Alchemy
- Tower Records,
692 Broadway, A l'angle
East 4th Street,
303-1500

EN BREF...

Grand Master Flash a résolu son conflit avec sa maison de disques en se fractionnant en deux: un groupe est parti avec Grandmaster Flash, le dj, l'autre s'est rallié à Melle Mel, le «poète du rap». Le hip-hop a fait du chemin. «Ce n'est plus un jeu de rue», explique Flash. «C'est une affaire qui vaut des millions de dollars». Tout le monde parle de Beat Street, le film sur le break produit par Harry Belafonte, avec les meilleurs rappers et breakers de New York, dont Afrika Bambaata, the Soul Sonic Force, et les New York City Breakers. Ce film va à la recherche du public de Flabbanet, l'un des plus gros succès américains de l'année dernière. Dans les clubs comme The Pyramids et Kamikaze, le nouveau tube s'appelle The Dominatrix Sleeps Tonight un disque de 12 minutes par Stuart Ashbriht, anciennement avec Ivyard. Ivan Ivan, le coproducteur prépare une version de sept minutes baptisée Beat Me, Scratch Me, Scratch Me, Beat Me. Il sera accompagné d'un vidéoclip de Beth B. Bill Laswell, producteur de Nona Hendryx, Laurie Anderson, Yelloman, est en studio avec Herbie Hancock à la recherche d'un autre tube comme Rockit.

SIGNE DES TEMPS: Danceteria l'une des boîtes branchées de New York ouvre une «filiale» dans les Hamptons, généralement fréquentées par une foule plus «middle of the road».

MUSIQUE